

ÉCOSYSTÈMES, HUMAINS ET ANIMAUX : TOUS DANS LE MÊME BATEAU !

Le concept *One World, One Health* (« un monde, une santé ») est né en 2004 dans un zoo à New York. Pour ses promoteurs, l'actuelle pandémie renforce l'urgente nécessité de faire travailler ensemble médecins, vétérinaires et écologues.

Sur le site de la Wildlife Conservation Society (WCS), une vénérable organisation non gouvernementale (ONG) américaine de protection de la nature créée en 1895 à New York, le message est clair : « Pour arrêter la pandémie chez les humains : 1. Stoppez le commerce des animaux sauvages ! 2. Arrêtez de les consommer ! 3. Cessez de détruire la nature ! » Pour enfoncer le clou, début mai, Christian Walzer, le directeur exécutif du programme de santé de la WCS a publié une tribune dans la revue scientifique médicale britannique *The Lancet*, intitulée « Pour une coalition internationale Covid-19/One Health ». Il développait cet argument central : « Les caractéristiques de cet événement mondial résident dans son origine supposée, l'interface entre humain, animal et environnement, et dans sa rapide explosion

CONCENTRATION ANIMALE. En 2017, la production mondiale atteignait 25 milliards de poulets, cinq fois plus que dans les années 1970.

à des niveaux jamais atteints en raison des niveaux sans précédent d'interconnexion humaine, de mobilité des transports et de commerce mondial. »

ADOPTER UNE APPROCHE INTERDISCIPLINAIRE

« *One Health* » ? Ce concept novateur mais peu connu du grand public, qui entend établir un lien opérationnel entre la protection de la santé des humains, celle des animaux et celle des écosystèmes, est né à New York lors d'une réunion organisée par la WCS, en 2004. Cette année-là, dans deux zoos administrés par la WCS, ceux du Bronx et de Central Park, des cas de fièvre du Nil occidental sont découverts parmi des oiseaux, et plus tard des contaminations humaines allant jusqu'à provoquer une dizaine de décès. Ce qu'on appelle, en langage épidémiologique, une zoonose. Les responsables du WCS donnent alors l'alerte. Dans une déclaration solennelle intitulée « Les 12 principes de Manhattan », adoptée en septembre 2004, ils posent les bases du concept « *One World, One Health* » (« un monde, une santé »). S'appuyant sur les exemples de la fièvre du Nil occidental, de la fièvre hémorragique Ebola, du Sras ou de la grippe aviaire, ils affirment, de façon prémonitoire, que « pour gagner la bataille des maladies du XXI^e siècle, il faut une approche interdisciplinaire ». Un peu plus de 15 ans après, l'épidémie de coronavirus leur donne tragiquement raison.

En effet, si les faits ne sont pas encore établis à 100 % et que d'autres accusations (américaines mais non prouvées) mettent en cause le fonctionnement d'un laboratoire chinois de virologie, il apparaît de plus en plus probable que tout a commencé en novembre 2019 sur le marché des animaux de Wuhan, une ville de 11 millions d'habitants située au centre de la Chine. Là, dans des conditions sanitaires déplorables, des



animaux sauvages et braconnés (chauves-souris, mais peut-être aussi pangolins) auraient été en contact avec des consommateurs chinois, qui auraient ainsi contracté le virus.

Ainsi parti de Chine, le coronavirus Sars-CoV2, qui engendre la maladie Covid-19, a en cinq mois provoqué la mort d'au moins 300 000 personnes (dont plus de 85 % en Europe et aux États-Unis) contaminé plus de 4 millions d'humains dans 195 pays et provoqué à un moment le confinement de 4,6 milliards d'individus à travers le globe. Entraînant une crise économique, sociale, voire alimentaire d'ampleur mondiale. Du jamais vu...

ÉLABORER DE NOUVELLES NORMES MONDIALES

« Ce concept de « *One Health* » avait pourtant déjà reçu un coup d'accélérateur lorsqu'en avril 2010, à l'initiative de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) et l'Organisation mondiale de la santé animale (OIE) avaient adopté une note tripartite, signée par 70 pays, qui les enjoignait à travailler dans ce sens », se souvient Stéphane de La Rocque de Séverac, un vétérinaire français qui a justement rejoint l'OMS. « C'est, en effet, indispensable de travailler ensemble, médecins et vétérinaires notamment, quand on sait qu'aujourd'hui 60 % de toutes les maladies humaines proviennent des animaux et que, plus inquiétant encore, 75 % des maladies émergentes sont des zoonoses. »

MÉLANGE DES GENRES. Bêtes braconnées et consommateurs se côtoient dans des conditions sanitaires déplorables dans certains pays. (Ici, sur un marché au Vietnam.)

« Aujourd'hui 60 % de toutes les maladies humaines proviennent des animaux et, plus inquiétant, 75 % des maladies émergentes sont des zoonoses. »

STÉPHANE DE LA ROCQUE DE SÉVERAC, VÉTÉRINAIRE DE L'OMS

La note tripartite avait établi trois champs d'action prioritaires : la rage (elle cause encore la mort de 60 000 personnes par an, notamment en raison des nombreux chiens errants en Inde), la grippe aviaire et autres maladies dues à un virus influenza (surveillées de près depuis l'apparition du H5N1 en 2004) et la résistance aux antibiotiques (due à leur surutilisation en médecine mais aussi dans les élevages industriels de bovins, de porcs et de poulets). L'idée étant d'élaborer de nouvelles normes mondiales s'appuyant à la fois sur le règlement sanitaire international de l'OMS et le code terrestre animal de l'OIE et ainsi de renforcer la détection de ces zoonoses. Mais pour beaucoup, il faut aller encore plus loin. Principalement dans deux domaines insuffisamment abordés par la note tripartite : la protection des écosystèmes et la remise en cause du système agroalimentaire industriel.

Sur la protection des écosystèmes, Coralie Martin, parasitologue et chercheuse au Muséum national d'histoire naturelle et à l'Inserm, et auteure du podcast « Pour que nature vive », n'y va pas par quatre chemins : « Les causes profondes de ces pandémies sont à rechercher dans ce que j'appelle "l'emballlement du monde". » Et de les détailler ainsi : « La déforestation en général, →



**DÉFORESTATION.**

La forêt amazonienne recule sous l'effet de l'agriculture extensive, favorisant le contact des animaux sauvages avec les humains.

due entre autres à des pratiques agricoles – le soja brésilien sert à nourrir certains de nos bovins en France – mais aussi au commerce de bois exotiques et à la culture de l'huile de palme, la pénétration de plus en plus grande par l'homme de ces mêmes forêts qui les met en contact avec les animaux, le braconnage et la vente des animaux sauvages, l'urbanisation sans contrôle et la densification des mégapoles, l'accélération des transports – un virus peut être transporté par avion à l'autre bout du monde en 24 heures –, etc. » Autant dire que c'est toute l'organisation de nos sociétés et nos modes de vie qui devraient être revus de fond en comble dans « le monde d'après », des positions défendues par de grandes voix de l'écologie comme l'éthologue Jane Goodall ou encore Nicolas Hulot.

PASSER AU « PLANETARY HEALTH »

Sur le second point, Serge Morand, écologue et biologiste de l'évolution, chercheur au CNRS et au Cirad (Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement), présent sur le terrain en Asie du Sud-Est, est tout aussi catégorique : « Le modèle agroalimentaire qui s'est développé depuis le début des années 1970 est devenu invivable. La biomasse des animaux d'élevage atteint un niveau trois à quatre fois supérieur à celle des humains (voir le croquis page 21). Avec tous les risques pathogènes induits par cette concentration animale. Pour ne prendre qu'un exemple on est passé de 5 milliards de poulets produits dans le monde dans les années 1970 à 25 milliards en 2017 ! Quant aux espèces sauvages, c'est l'inverse : leur nombre s'est tout simplement effondré. C'est tout l'équilibre des écosystèmes qui est remis en question. » Auteur d'un livre au titre prémonitoire *La Prochaine Peste*

À CONSULTER

Une planète, une santé, podcast de Coralie Martin, dans la série *Pour que nature vive* : www.mnhn.fr

La Prochaine Peste, livre de Serge Morand, Fayard, 20 €.

Le site de la Wildlife Conservation Society, qui informe tous les jours (en anglais) sur les aspects environnementaux du Covid-19 : www.wcs.org

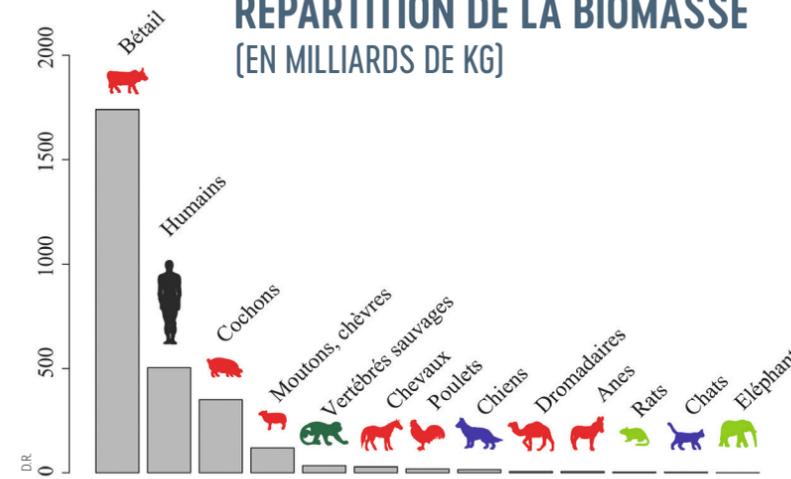
DirtyBiology, la chaîne de vulgarisation scientifique de Leo Grasset, professeur de biologie, diffusée sur YouTube.

(Fayard), il avertit : « Le Covid-19, c'est le dernier signal d'alerte de la faune sauvage. » Il regrette ainsi que « le pilier environnemental » soit un peu le maillon faible du triptyque *One Health*. « Afin de le renforcer, il faudrait embarquer les agences environnementales des Nations unies comme le PNUE (Programme des Nations unies pour l'environnement) ou l'Unesco et sa mission socioéducative, suggère-t-il. Pour passer au Global Health, voire au Planetary Health, en y intégrant le changement climatique et l'érosion de la biodiversité. »

DÉVELOPPER UNE NOUVELLE APPROCHE POLITIQUE

De plus, pour tout ce courant de pensée qui s'exprime de plus en plus fort depuis le déclenchement de la crise sanitaire, « la solution ne peut pas être uniquement technique », comme le souligne Louis Pizarro, qui enseigne la santé mondiale à Science Po et à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne. « La recherche d'un vaccin contre le Covid-19 est certes indispensable, poursuit ce médecin. Mais elle ne doit pas entraver une nouvelle approche politique, comme celle du *Green New Deal* ("pacte vert") que veut mettre en place la nouvelle commission européenne, qui doit embarquer avec elle la société civile. »

Louis Pizarro est notamment l'ancien responsable de Solthis, une ONG mobilisée depuis l'apparition du VIH dans le renforcement des systèmes de santé en Afrique de l'Ouest. Celle-ci travaille aujourd'hui dans la région de Casamance, au Sénégal, avec Agronomes et vétérinaires sans frontières (AVSF) à un projet intégré d'agroécologie *One Health* dans une zone cotonnière, maraîchère et d'élevage. Le but est de diminuer l'usage des antibiotiques et l'impact des produits phytosanitaires. AVSF avait mis au point dès 2005 dans

RÉPARTITION DE LA BIOMASSE (EN MILLIARDS DE KG)

LES ANIMAUX D'ÉLEVAGE représentent trois à quatre fois plus de biomasse que les humains. (Schéma tiré de *La Prochaine Peste*, de Serge Morand.)

DES PROJETS D'AGROÉCOLOGIE

sont mis en place dans des pays en développement pour lutter contre l'agrobusiness. (Ici, au Mali.)



le nord du Mali plusieurs caravanes mixtes de santé humaine et animale composées de cinq personnes (médecin, sage-femme, infirmière, vétérinaire et zootechnicien) adaptées au pastoralisme transhumant. « Notre but c'est aussi de renforcer la résilience des agricultures paysannes locales face à l'agrobusiness », souligne Manuelle Miller, chargée de mission chez AVSF.

METTRE EN PLACE UN ÉQUIVALENT DU GIEC

Mais comment faire passer ces belles idées d'un stade embryonnaire à une véritable dimension planétaire ? Les pistes ne manquent pas. Pour Jean-Luc Angot, ancien directeur général de l'OIE et actuel président de l'Académie vétérinaire de France, il faut « mettre en place au niveau mondial un groupe d'experts intergouvernementaux sur la santé humaine, animale et environnementale, à l'instar de ce qui a été fait pour le changement climatique avec le Giec ».

Pour Yann Laurans, directeur du programme biodiversité et écosystèmes à l'Institut du développement durable et des relations internationales (Iddri), « s'il paraît difficile d'embarquer dans le même bateau les Américains et les Chinois, compte tenu de leurs rivalités géopolitiques actuelles et de l'hostilité viscérale de Donald Trump au multilatéralisme, on peut espérer un sursaut de la communauté internationale avec une convention chapeau des Nations unies, comme celle sur le climat ». D'autant plus que l'OMS et le Giec alertent depuis des années sur le fait que le réchauffement climatique peut favoriser la propagation de nombreux autres virus et maladies (chikungunya, dengue, Zika, paludisme, etc.) dus, eux, à l'extension de la zone géographique de nombreux moustiques. Sans parler d'autres virus qui pourraient être libérés par la fonte du permafrost. Et Yann Laurans de citer trois rendez-vous mondiaux cruciaux mais reportés d'une année, comme le Congrès mondial de la nature, reprogrammé à Marseille en janvier 2021, la Cop-15 sur la biodiversité, qui devrait avoir lieu durant le premier semestre 2021 en Chine, et la Cop-26 sur le climat reportée à fin 2021 à Glasgow.

Et puis il y a, peut-être, des ressorts plus intérieurs et spirituels à mettre en œuvre. Ainsi l'écologue Serge Morand n'a pas hésité à citer à la fois Théodore Monod et l'encyclique *Laudato si'* dans la tribune collective « Le temps de la solidarité écologique est venu », publiée début mai dans *Libération*. « Athée, je reconnais néanmoins que les religions ont toujours pensé la relation à la nature : la religion chrétienne, le bouddhisme, l'islam traditionnel de l'Afrique du Nord, confie-t-il à *La Vie*. Le texte du pape François est certainement la pensée la plus aboutie que l'Église catholique a pu donner sur cette relation depuis le Moyen Âge. » Il conclut : « Nous allons avoir un grand besoin de penseurs religieux pour préparer l'après-crise. » Car comme le montrent à la fois le concept *One Health* et l'encyclique *Laudato si'*, tout est effectivement lié... 9

OLIVIER NOUAILLAS →